



La leçon des mots-caducées

JEAN CLAUDE BOLOGNE

Quoi de plus fascinant qu'un mot qui signifie, selon le contexte ou l'intonation, deux réalités opposées ? « Apprendre » en est l'exemple le plus connu : « J'apprends le français » se dit à la fois du professeur et de l'élève. Il signifie donc, selon les cas, *étudier* ou *enseigner*. Quoique rares, ces termes sont bien attestés en français comme dans toutes les langues : « louer » (prendre ou donner en location) ; « hôte » (celui qui reçoit et celui qui est reçu) ; « déposer » (déposer un roi permet d'en déposer un autre sur le trône devenu vacant)... Les humoristes s'en amusent : ne rappelons que Raymond Devos (« Un rien, c'est déjà quelque chose ») ou Sacha Guitry qui, accusé d'être « contre les femmes », aurait répondu : « Oui : tout contre ! » La préposition, en effet, traduit à la fois l'opposition et la proximité. On se rappelle aussi la devinette : « Plus il est chaud, plus il est frais ? Le pain. » Mon père n'avait jamais digéré la répartie d'un professeur à une remarque stupide : « C'est profond, ce que tu dis », compliment aussitôt nuancé : « Vers le bas. » Nous sommes ici au niveau de la curiosité lexicale.

Roland Barthes appelait *éantiosèmes* ces « signifiants contradictoires » (du grec *ἐναντίος*, « opposé », et *σημα*, « signe »). Le français parle de *contronyme* (*contronym*) ; Jean-Pierre Vandeuken, de *synsémie*. Je les appelle pour ma part « mots-caducées », par référence au symbolisme initiatique de cet attribut : le bâton d'Hermès équilibre les forces maléfiques et bénéfiques du serpent, symbole de mort par son venin et d'éternité par la mue... Entre les deux extrêmes, la sagesse grecque définit la santé, mais aussi la paix, la mesure.

Le mot-caducée suscite des questions bien plus graves qu'un jeu de mots sur le pain frais. Ainsi la question d'identité réelle, posée par le mot *personne* : s'il désigne à la fois quelqu'un (« une personne ») et son absence (« personne n'est venu »), où se situe notre existence ? Serons-nous contraints, comme Polyphème dans l'*Odyssée*, de nous lamenter : « Personne me tue » ? La réflexion peut au contraire inviter à une sagesse supérieure. *Le Miroir de Vie* commente ainsi ce mot : « Avant de commencer quoi que ce soit, rappelle-toi que l'identité et l'absence sont deux choses si proches qu'elles se réclament du même mot. Ceci devrait t'amener à l'humilité et à l'orgueil d'être partiellement invisible aux yeux de tes semblables, pour autant qu'ils existent. »

Ce texte attribué à un mystique du XV^e siècle en est une parfaite illustration, puisque son anonymat (que je préserverai !) est le *masque* d'un des plus subtils poètes contemporains. Le mot vient en effet du latin *persona*, qui désignait le masque de théâtre, donc le rôle incarné par l'acteur. Le masque que l'on choisit révèle la personnalité tout autant qu'il dissimule le visage. Réfugié dans l'anonymat, le cambrioleur masqué est aussitôt identifié comme un voleur, par sa fonction et non par son identité. Celui qui croit n'être *personne* clame haut et fort sa *personnalité*. L'évolution de *larvé* fonctionne selon la même logique. Le fantôme romain (*larva*) a pu désigner, dans le théâtre antique, le masque d'un fantôme. *Larvatus* (« masqué ») se disait aussi d'un homme ensorcelé puis, au Moyen Âge, d'un homme possédé par le diable. Pourtant, Descartes, pour échapper aux critiques de l'Église, avançait masqué (*larvatus prodeo*). Était-il prudent ou possédé du démon ? Question de point de vue, sans doute... Et s'il était l'un et l'autre en même temps ? Si une qualité contenait en elle son propre défaut ?

Voilà le mot-caducée qui me plaît : celui qui nous interroge sur un point fondamental. Les simples antiphrases m'intéressent moins, car leur leçon est toujours la même : l'esprit humain, féru de contradiction, émoustillé par le « bel esprit », cache volontiers un compliment sous une critique (ou l'inverse), une banalité sous le masque de l'exception (ou le contraire). L'ironie parle de *bagatelle* pour une chose insignifiante, ou considérable ; de *trouaille* pour une idée géniale, ou saugrenue. L'euphémisme, de *déguster* pour savourer (un mets), ou pour encaisser (des coups), de *remercier* pour renvoyer un collaborateur, ou reconnaître ses mérites. Une simple dérive sémantique transforme un spectacle ennuyeux en coup de génie (« C'est mortel ! »), une astuce en maladresse (« C'est malin ! »). *Quelqu'un* peut ainsi passer du statut d'individu quelconque à celui d'homme considérable (« C'est quelqu'un ! »). On multiplierait ces exemples à l'infini, mais ils ne me parlent pas.

Plus intéressants sont les énantiosèmes issus d'une évolution de la langue, par collision homonymique : « feu » (*fatutus*, qui a une [mauvaise] destinée) et « feu » (*focus*,

foyer) sont ainsi devenus homonymes. Mais la mort étant conçue, de façon imagée, comme l'extinction d'un feu vital, l'énantiosémie renchérit : le feu s'éteint et l'homme qui s'éteint devient... feu ! Une évolution sémantique peut aussi naître d'un usage particulier. L'écran, fidèle au néerlandais *scherm*, intercepte. Il masque donc un objet s'il intercepte la vue (écran de cheminée) mais, grâce à un projecteur bien placé, il révèle l'image en interceptant le rayon lumineux (écran de cinéma). Cela nous invite déjà à réfléchir sur ce que l'on révèle en tentant de l'intercepter. Un « écran de fumée » signale ainsi qu'il se passe derrière lui quelque chose de louche. Quant à l'écran de nos ordinateurs, de nos tablettes ou de nos *smartphones*, il nous révèle bien des choses... tout en faisant écran aux relations sociales. Telle est la terrible leçon du démenti, qui amplifie l'audience d'une calomnie. De l'art de bien placer son écran...

La piste étymologique nous rappelle que « rien, ce n'est pas rien », comme disait Raymond Devos : *rem*, en latin, désigne bien une chose. Le terme, dans son sens moderne, appartient à ce que j'appelle les « mots trous noirs », qui ont été au cours des âges happés par le néant : *pas*, *point*, *mie*, *rien*, *guère*... désignaient jadis des réalités positives qui ne sont devenues synonymes de néant que pour avoir à l'origine appuyé une négation. « Il ne dit rien » (pas une chose), « il ne reste mie » (pas une miette), « il ne voit point » (pas même un point), « il n'avance pas » (d'un pas), « on ne le voit guère » (le germanique **maigaro* signifiait « beaucoup ») n'avaient de valeur négative que par la présence du *ne*, au départ accentué comme le *non* latin. Un changement dans la prosodie de la langue, que Kukenheim datait des années 1200, a amui la négation, qui a fini par disparaître, et l'a reportée sur le corrélatif qui, justement, signifiait quelque chose ! *Je sais pas, j'en sais rien*... Cela ne peut que nous interroger sur la fragilité de l'être, si prompt à retourner au néant.

Beaucoup de ces mots, lorsqu'il n'y a pas d'intention ironique ou de contresens humoristique, nous invitent donc à réfléchir. Ils soulignent par exemple l'identification de l'homme à son action : celui qui *filtre* les informations devient lui-même le *filtre* ; celui qui *gâte* son enfant le comble, mais par cela même le détériore... L'énantiosème est-il existentialiste ? « Vous me ferez trois pages ! » Mais quel bonheur, à l'inverse, de partager une même action, de dépasser l'opposition de l'actif et du passif pour communier dans un but commun : pour *apprendre une langue*, l'enseignant et l'enseigné conjuguent leurs efforts pour parvenir à un même résultat, qu'ils ne peuvent atteindre sans l'autre ! Le médecin qui consulte (qui donne une consultation) s'identifie au malade qui le consulte. Mon frère, gynécologue, a accouché toute sa vie des femmes qui accouchaient... Partager une activité, c'est se fondre dans une identité supérieure que seule permet la conjonction des forces. L'avez-vous remarqué ? Beaucoup d'énantiosèmes se rapportent à des individus ou à des activités humaines : *hôte*,

apprendre, déposer, prestataire, sanctionner... La relation prime alors sur l'identité, faisant de l'homme cet *animal politique* d'Aristote, qui ne prend toute sa dimension que dans la Cité.

Mais l'énantiosème souligne aussi la part de néant dans l'identité, la possibilité de bâtir sa *personne* sur l'absence. *Dieu* lui-même n'est-il pas, grâce à l'antique équivalence du V et du U, l'anagramme du *vide*? Freud voyait paraître-il dans l'énantiosémie le langage des rêves : il aimait les interpréter en donnant à l'un de leurs objets son sens contraire. Intrusion quantique dans la langue, le mot-caducée permet aux réalités opposées de se manifester simultanément. Comme le chat de Schrödinger, il permet d'être à la fois vivant et mort. Quelle joie de s'exclamer après une journée bien remplie : *Je suis mort !* « Énonciation impossible », « paroxysme de la transgression » si on la prend au pied de la lettre, puisqu'il faut être vivant pour constater qu'on est mort. Barthes y voyait « l'invention d'une catégorie inouïe : le *vrai-faux*, le *oui-non*, la *mort-vie* est pensée comme un *entier* indivisible, incombinable, non-dialectique car l'antithèse n'implique aucun troisième terme ; ce n'est pas une entité-bi-face, mais un terme un et nouveau » (*Sémiotique narrative et textuelle*). C'est surtout une expression quotidienne. Sagesse inconsciente plus évidente que les mots savants.

Si un énoncé peut contenir à la fois deux vérités opposées, notre vigilance doit être permanente. Les plus banals des énantiosèmes se complaisent dans l'*ambiguïté*. Ceux qui m'intéressent jouent plutôt sur l'*ambivalence*, nous obligeant à observer le contexte qui la lèvera. *Défendre*, c'est interdire, ou prendre la défense. Mais que cherche une loi qui « défend le vin » ? Le contexte seul permettra de dire si elle défend le vin contre le Coca-cola ou si elle défend de boire du vin au volant. Que cherche-t-on lorsqu'on *chasse* un animal ? L'écarter de nous (« chasser un chien ») ou s'en emparer (« chasser un lapin ») ? Les Moires, ces terribles sœurs qui incarnaient le Destin, pouvaient dire la vérité ou le mensonge. « Ayant mangé le miel vert, elles deviennent furieuses et veulent ardemment dire la vérité ; mais quand elles sont privées de la douce nourriture des Dieux, elles tentent de conduire hors du chemin », chante un hymne homérique. Terrible pouvoir de l'ambivalence.

Voilà pourquoi mes mots fétiches sont caducées, selon que le venin est utilisé par l'empoisonneur ou par le médecin. Leur leçon finale contient un idéal de vie. Avec deux serpents et un bâton, vous pouvez renvoyer à deux scènes radicalement différentes. D'un côté, le serpent d'airain dressé par Moïse au sommet d'une hampe : il oblige à lever les yeux vers une réalité intransigeante, en se détournant du serpent de feu qui rampe sur le sol. C'est la voie unique de la Loi sacrée. De l'autre, Hermès/Mercure et son caducée : enroulés autour d'un bâton, les deux serpents

équilibrent leurs pouvoirs, également nécessaires à la stabilité. Voilà le choix auquel tout homme, dans notre monde d'ambivalence, est en fin de compte confronté.

Copyright © 2026 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

Pour citer cet impromptu :

Jean Claude Bologne, *La leçon des mots-caducées* [en ligne], Impromptu #93 (15 juin 2026), Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 2026. Disponible sur : <www.arllfb.be>